

Zeitschrift: Annales fribourgeoises

Band: 78 (2016)

Buchbesprechung: Notes de lecture

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 09.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

HISTORIOGRAPHIE

NOTES DE LECTURE



Rita Binz-Wohlhauser

ZWISCHEN GLANZ UND ELEND

Städtische Elite in Freiburg im Üchtland
(18. Jahrhundert)



CHRONOS

SPLENDEUR ET MISÈRE DES ÉLITES FRIBOURGEOISES

Illustration
de la page 127:
L'avenir radieux,
Jean-Pierre Humbert
1998/2008, estampe
numérique, 75 x 55 cm

Rita Binz-Wohlhauser, *Zwischen Glanz und Elend. Städtische Elite in Freiburg im Üchtland (18. Jahrhundert)*, Zurich 2014, 336 p.

A quoi reconnaît-on l'élite citadine fribourgeoise et à quoi se reconnaît-elle elle-même au XVIII^e siècle ? Comment ses membres devaient-ils se comporter pour conserver leur prédominance ? Si les paramètres retenus pour répondre à de telles questions sont classiques (mariage, successions, fonctions civiles et militaires, représentations de l'honneur, éducation et réseaux) la démonstration de Rita Binz-Wohlhauser l'est beaucoup moins. Ce n'est, en effet, pas la façon convergente dont quelques familles se maintiennent « en haut » qui intéresse l'auteure de cette substantielle thèse de doctorat, mais l'inégalité existant au sein du groupe que forment une centaine de familles tendant à l'exclusivité, et ses mécanismes de reproduction.

L'étude commence au cœur de la « bourgeoisie privilégiée », berceau des dirigeants fribourgeois (chapitre 2). Une catégorie sociale au-dessus de celle de la bourgeoisie commune et de celle des habitants qui ne possédaient aucun droit politique. Sur 79 familles qui la composent entre 1700 et 1782, 13 n'ont jamais pu accéder au conseil (p. 33). En outre, une échelle de titres maintient en son sein plusieurs différences de statut, tels que nobles/non nobles, honorables/aptes à gouverner, anciens/nouveaux bourgeois. En observant que les qualificatifs d'« honorables » ou de « respectables », à la différence de celui de « très honoré », renvoient aux membres de familles qui ont, au fil des décennies, perdu leur place au sein des conseils, Rita Binz-Wohlhauser montre combien la portée de ces titres dépassait le plan symbolique.

Auscultant ensuite les pratiques matrimoniales, pierre angulaire du positionnement social, par le biais de l'analyse de 57 généalogies familiales (chapitre 3), l'historienne établit que le mariage « conforme au rang » est de règle au sein de l'élite (72%). Mais aussi que toutes les familles concernées ne l'entendent pas de la même façon. A une extrémité, les quelques familles nobles qui se distancent de la majorité des familles non nobles

du conseil grâce à l'endogamie, source d'exclusivité et de prestige accrus ; à l'autre extrémité, près d'un tiers des familles étudiées, n'étant plus en mesure d'investir leur capital social en tant qu'« honorables », ont recherché leur partenaire en dehors de la bourgeoisie privilégiée. En illustrant combien les pratiques matrimoniales maintiennent, sinon creusent les écarts, Rita Binz-Wohlhauser montre aussi que l'égalité de rang se traduit avant tout par une fortune équivalente.

Les fondements socio-économiques de l'élite sont analysés plus en détail dans les pages qui suivent (chapitre 4). Elles dessinent une pyramide des rentes qui commence avec les familles qui n'en possèdent pas, jusqu'à celles, minoritaires, qui en sont bien, voire très bien pourvues. Le titre de l'ouvrage *Zwischen Glanz und Elend* prend ici tout son sens. Suit un chapitre (5) qui, sans oublier les couvents féminins, et ainsi une forme de contribution des femmes à la légitimation de l'élite (pp. 136-153), documente minutieusement l'investissement des familles dans les charges civiles urbaines ainsi qu'au service de France. L'impossibilité d'établir des règles y est bien mise en évidence : grâce à sa maîtrise de l'ensemble de l'organigramme des postes, ainsi que de leur occupation réelle, Rita Binz-Wohlhauser parvient à montrer la variabilité des combinaisons de mandats aux conseils à l'intérieur des groupes familiaux. Loin de l'image stéréotypée de familles fortement représentées dans les instances dirigeantes, ce sont de véritables stratégies compensatoires qui sont mises à jour : on investit d'un côté ce que l'on n'a pu obtenir de l'autre, en particulier dans la Chambre secrète, ouverte aux familles qui n'ont que peu de membres dans les conseils et plate-forme, pour certaines d'entre elles, contre les familles plus grandes et plus influentes (p. 124). Si la nécessité, dans un tel contexte, d'alimenter constamment un réseau familial et social utile n'a rien de surprenant, l'examen du cas Gottrau, entre autres, et de l'influence acquise par la présence au sein de la Chambre secrète, retient l'attention (chapitre 6). La reproduction des différences est encore analysée dans le domaine bien moins fréquenté de l'éducation (chapitre 7), où l'historienne l'observe dans le choix des établissements d'enseignement, dans l'encouragement au bilinguisme et dans les voyages de formation à l'étranger, puis dans un ensemble de manifestations publiques de l'honneur familial (chapitre 8). L'ouvrage se conclut, de façon judicieuse, sur l'autre volet de l'inégalité : celui de la mobilité sociale, ascendante et descendante, traitée par le biais de l'exemple de quatre familles qui confirment l'importance d'une situation financière saine et d'un bon réseau social pour maintenir son rang (chapitre 9).

Avec ce qui ressemble à une sorte d'« histoire totale » de la distinction, Rita Binz-Wohlhauser apporte un jalon important à l'histoire sociale et culturelle des républiques aristocratiques. Son corpus de sources – dont l'approche critique est un modèle du genre – est impressionnant : sources officielles (politiques, législatives), registres paroissiaux, correspondances et comptabilités d'une septantaine de fonds de familles, contrats de mariages et testaments, sans oublier les registres de pensionnaires de collèges ou de couvents. A l'idéal-type sociologique de l'élite, elle oppose, sur cette base, une étude empirique extrêmement solide qui rend caduques bien des généralisations, tout en évitant l'écueil du relativisme, notamment en croisant l'examen des conditions structurelles qui encadrent les stratégies familiales avec celui d'un large éventail de choix « distinctifs ». La trentaine de tabelles hiérarchisant précisément les familles selon les facteurs distinctifs retenus est à cet égard particulièrement utile. Dans la perspective adoptée, le niveau individuel n'émerge que rarement. L'adhésion personnelle des hommes et femmes concernés par l'obtention d'une place (dans un couple, au conseil, au couvent, etc.) que l'ouvrage révèle constitutive du positionnement familial, est une question qui aurait peut-être mérité d'être effleurée. Mais la thèse privilégiée, de façon très convaincante du reste, l'échelle des familles. En admettant l'existence de différences de « mentalités » entre elles, elle pose aussi la question, encore négligée dans la recherche, de la présence de cultures familiales. La faible représentation de certaines familles de l'élite fribourgeoise dans le tissu politique local, et d'autres dans l'important secteur du service étranger, la façon différente que ces familles ont d'envisager les mésalliances, la renonciation à un titre de noblesse pour pouvoir siéger au conseil secret, ou encore l'éducation de leur descendance, en font visiblement partie.

Danièle Tosato-Rigo

LE JUGE, L'ARCHIVISTE ET L'HISTORIEN

De la justice aux archives. Conservation de données sensibles, recherche historique et mesures de coercition à des fins d'assistance avant 1981, Revue fribourgeoise de jurisprudence (numéro spécial), Fribourg 2015, 182 p.

Ce volume renferme les actes des journées d'étude sur les archives judiciaires organisées les 3 et 4 octobre 2014 par le Tribunal cantonal, les Archives de l'Etat et la Société d'histoire du canton de Fribourg. La composition de ce trio annonçait déjà que les intérêts en jeu sont conflictuels.

Le juge ne se défait pas sans réticence des dossiers exposant son activité, mais il y est forcé de par leur volume croissant; du moins entend-il que l'accès en soit strictement limité, aussi longtemps que possible. L'historien, sachant qu'il trouve dans les papiers de la justice une source aux possibilités d'exploitation multiples, voudrait disposer de dossiers complets et continus, en abondance. Entre les deux, l'archiviste se débrouille avec des moyens dérisoires (c'est du moins le cas à Fribourg) pour conduire une politique de conservation qui convienne à l'appareil judiciaire et rattraper les retards dans le classement sans en créer de nouveaux, tout en favorisant la recherche historique... et en prêtant son concours au citoyen venu consulter un dossier qu'il comprend mal ou qui le perturbe. Pour prendre un exemple très actuel, il faut compter dix heures par affaire pour recevoir, accompagner et guider les personnes ayant été victimes d'un placement forcé, explique l'archiviste Charles-Edouard Thiébaud, cheville ouvrière du colloque.

On peut voir les choses sous l'angle, plus restreint, du conflit entre deux exigences, qui touchent à deux garanties démocratiques essentielles: la justice doit être publique, et la sphère privée doit être protégée. Mais quand le juriste fait valoir le « droit à l'oubli », qu'il réclame de longs délais et appelle de ses vœux d'autres conditions restrictives à la consultation, l'historien craint par-dessus tout qu'on efface les traces, ou qu'on les rende très pâles, voire peu compréhensibles, par divers procédés – pièces soustraites du dossier, caviardage, anonymisation.

Et la question se pose : qui veut-on protéger, en définitive, le justiciable ou son juge ? Celui qui a fait l'objet d'un jugement, ou celui qui l'a prononcé ? La sphère privée ou l'institution ?

Sur la perception du temps, même incompréhension. A entendre les juges, le cycle de vie de leurs dossiers ressemble à celui du combustible nucléaire. Une affaire met très longtemps à se refroidir, et l'on ne peut mettre le dossier à disposition sans danger que lorsque son rayonnement est épuisé. Matière morte, bonne pour l'histoire. Au regard de l'historien, c'est en résonance avec l'actualité du moment qu'un dossier d'archives prend de l'intérêt historique (Marc Bloch : c'est le présent qui interroge le passé), et peu importe qu'il soit rangé dans les compactus depuis cent ans, cinquante ou vingt. En ce sens, on peut dire que l'histoire se fait toujours à chaud.

Comment donc s'en sortir ? Les juristes aspirent à des règles suffisamment précises et détaillées pour prévenir la frustration chez les justiciables et les chercheurs, qui sauront à quoi s'en tenir, et réduire à son minimum la marge d'appréciation de l'autorité. Et si l'on posait le problème autrement ? On laisserait alors aux archivistes une marge d'appréciation maximale. Après tout, ce sont eux, les professionnels les plus désintéressés dans l'affaire.

Jean Steinauer



MARCELLO



Une sculptrice à l'œuvre Correspondance I

Pascal Griener, Pamella Guerdat (éds)

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU CANTON DE FRIBOURG

ENCORE MARCELLO !

Pascal Griener, Pamella Guerdat (éds), *Marcello. Correspondance I. Une sculptrice à l'œuvre et Correspondance II. Du salon au musée*, Fribourg 2015, 2 vol., 440 p. et 380 p.

Les deux volumes de la correspondance de Marcello, édités par Pascal Griener et Pamella Guerdat, viennent compléter un ensemble de publications récentes consacrées à celle qui est née, en 1836, Adèle d'Affry à Givisiez.

L'artiste bénéficie aujourd'hui d'un notable regain d'attention par la mise à disposition de ses archives aux chercheuses et chercheurs. Les AEF conservent en effet un fonds extrêmement riche, composé de correspondances, écrits personnels et notes de la sculptrice, qui permet de se plonger dans l'histoire de l'art du Second Empire. Les travaux de Marcello bénéficient également du renouveau historiographique accordé à la période 1852-1870. Longtemps éclipsé par les études consacrées aux avant-gardes, ainsi qu'aux réussites artistiques et commerciales auxquelles il n'a clairement pas pu prétendre, le monde artistique de cette période, en particulier celui de la sculpture, mérite pourtant qu'on s'y intéresse.

Décédée en 1879, à l'âge de 43 ans, Marcello a connu une carrière aussi courte que brillante, et disparaît presque aussitôt de la mémoire collective. Ce syndrome de la comète touche alors couramment les femmes, dont les travaux et talents ne sont « redécouverts » qu'avec l'arrivée d'historien-ne-s féministes qui interrogent dès les années 1970 cette absence des femmes dans l'histoire de l'art. Le génie créateur ne toucherait-il que des hommes, puisque ceux-ci dominant alors entièrement les expositions et les ouvrages spécialisés ? Ou alors le monde artistique ne serait-il en définitive qu'un champ comme un autre, espace social traversé de luttes de pouvoir qui affectent les rapports sociaux entre les classes, les sexes et les nationalités ?

Seule une lecture qui ne soit pas entièrement centrée sur un-e artiste comme incarnation du génie permet de saisir ces rapports sociaux et d'expliquer la présence ou l'absence dans l'historiographie d'artistes reconnu-e-s comme tel-le-s par leurs contemporain-e-s. Mais encore faut-il avoir accès à des archives qui permettent de retracer les diverses étapes de leur parcours artistique. Et c'est bien là que réside la chance pour les études sur Marcello : le fonds conservé aux AEF est considérable.

Les écrits intimes de l'artiste ont déjà fait l'objet d'une publication¹. La correspondance éditée dans ces deux nouveaux volumes éclaire cette fois l'artiste au travail et dans ses relations avec les critiques et commanditaires. Cette édition critique, organisée autour de chapitres qui forment autant de moments clés dans la carrière artistique (conception et réception des œuvres, stratégies de positionnement, etc.), permet d'étudier plus largement les conditions de production de la sculpture sous le Second Empire. Judicieux, le choix des lettres éditées – le plus souvent celles de ses correspondants, et parfois aussi les brouillons des lettres d'Adèle Colonna – éclaire la manière dont la Fribourgeoise trace son chemin professionnel dans un monde institutionnellement fermé aux femmes.

Le premier volume montre la sculptrice «à l'œuvre», dans ses relations avec les praticiens et fondeurs, et dessine le tissu artistique dans lequel elle s'inscrit. Marcello est souvent présentée comme «élève» d'Eugène Delacroix, Jean-Baptiste Carpeaux ou encore Ernest Hébert, mais les lettres qu'elle échange avec eux dressent un tableau plus nuancé et plus intéressant de leurs relations. Ces artistes discutent de principes artistiques, s'encouragent et se rendent des services mutuels qui donnent autant d'indications sur le fonctionnement du monde de l'art du Second Empire. La correspondance avec des fondeurs comme Ferdinand Barbedienne ou Victor Thiébaud mérite également qu'on s'y arrête. Comme l'explique Pamela Guerdat dans une très bonne introduction, le cadre juridique qui règle la production sculptée évolue avec l'industrialisation qui s'étend tout au long du siècle : un buste produit en plusieurs exemplaires est-il une œuvre d'art ou un objet issu d'une production industrielle destiné au commerce ? La question est cruciale en cette seconde moitié du XIX^e siècle et Marcello y est directement confrontée dans un litige, ici très bien documenté, qui l'oppose à Barbedienne. On y voit la créatrice en entrepreneuse, soucieuse de défendre ses droits, mais également aux prises avec un marché en pleine évolution.

Le deuxième volume révèle la manière dont Marcello crée son identité artistique et veille à la réception de ses œuvres. On la suit dans la construction d'un réseau qui lui permet d'obtenir des commandes et de vendre sa production. Loin d'être une stratégie perfide, il s'agit là d'un excellent exemple de mobilisation de son capital social, méthode dont tou-te-s les artistes de l'époque doivent user pour se faire reconnaître.

Adèle Colonna désire également que sa réputation d'artiste lui survive. Elle demande à Édouard Blanchard de réaliser son portrait avec ses œuvres

¹ DE REYFF Simone,
PYTHON Fabien (éds),
Les cahiers d'Adèle,
SHCF, 2014.

en arrière-plan, pour fixer dans la mémoire l'image d'une artiste professionnelle et femme du monde à la fois. Les lettres du peintre – car celles de son modèle sont perdues – révèlent combien la sculptrice cherche à contrôler son identité publique, elle qui fut parfois accusée de ne pas être l'auteure de ses créations ou de travailler en amateur.

Très vite, la plasticienne comprend qu'il faut assurer elle-même la postérité de ses œuvres et elle entreprend de construire son propre musée, destiné à la ville de Fribourg, qui verra le jour en 1881 déjà. Les éditeurs ont choisi d'intégrer au deuxième volume la correspondance relative à l'exécution de son testament. Sa mère, la Comtesse d'Affry, sollicite ainsi plusieurs musées français pour que les bustes de sa fille restent exposés, mais elle se heurte à de fermes refus. Sans élève pour prendre sa suite, Marcello, qui n'a jamais été intégrée à un réseau associatif – l'Union des femmes peintres et sculpteurs n'est fondée qu'en 1881 – n'a pas d'héritière capable de maintenir son œuvre vivante.

Consciente des difficultés rencontrées pour s'imposer, Marcello a constitué avec soin ses archives, préservant ce qu'elle estimait être le meilleur témoignage de son travail et de son génie. Elle a été l'une des rares femmes à le faire et n'a malheureusement pas inclus dans son panthéon les traces de celles qui exposaient à ses côtés et qu'elle devait, par la force des choses, connaître. Les deux volumes publiés aujourd'hui réunissent ainsi presque exclusivement (à l'exception de quelques lettres de sa mère) des voix masculines.

La mise à disposition des chercheuses et chercheurs de ce patrimoine, très bien éclairé par les analyses de Pamela Guerdat et Pascal Griener, permet de combler un peu plus les lacunes qui entourent les artistes femmes du Second Empire. On se souvient désormais de Marcello comme elle le souhaitait, il ne reste plus qu'à la rattacher au monde artistique dans lequel elle vivait : un monde composé d'hommes et de femmes.

Pauline Milani

USAGES du LIVRE

à la fin de l'ANCIEN RÉGIME

Autour de la bibliothèque Castella

Édition dirigée par Thomas Hunkeler,
Simone de Reyff et Lucas Giossi



infOLIO

LES LUMIÈRES DE TOBIE

Thomas Hunkeler, Simone de Reyff et Lucas Giossi (éds), *Usages du livre à la fin de l'Ancien Régime: autour de la bibliothèque Castella*, Gollion 2015, 575 p.

Offertes en 2004 à l'Etat de Fribourg par Pierre de Castella (1919-2006), la bibliothèque et les archives familiales ont déjà fait l'objet de divers travaux d'inventorisation : un symposium, le catalogue de la bibliothèque, accessible en ligne, établi par Alain Bosson, et une exposition. La présente publication est consacrée à l'histoire du livre et de la lecture au XVIII^e siècle. Elle rassemble essentiellement les travaux d'un séminaire de master proposé en 2009-2010 aux étudiants de Français de l'Université de Fribourg et intitulé «Livre en main : étudier la bibliothèque Castella». Signe d'une évolution de la recherche sur le livre et l'édition en Suisse, il n'était plus question de se pencher exclusivement sur les textes, mais de s'intéresser davantage à l'objet-livre. La Bibliothèque de Castella de Delley demeure le point de départ de cette recherche, mais le regard porte aussi sur d'autres bibliothèques et réalités de Neuchâtel, du Pays de Vaud et de la France. Les contributions des étudiants sont complétées ainsi par celles de spécialistes de l'histoire du livre et de la lecture (Robert Darnton, Frédéric Barbier, Frédéric Saby) et par d'autres historiens confirmés (Michel Schlup, Alexandre Dafflon). On ne peut que louer l'énorme travail de ces étudiantes et étudiants qui dont dû affronter les difficultés inhérentes à un tel projet, notamment le caractère sommaire de la plupart des inventaires, catalogues et listes de livres.

L'ouvrage est divisé en trois grandes sections – «Vendre des livres», «Choisir des livres», «Pratiquer des livres» – auxquelles s'ajoute l'édition des lettres de libraires adressées à Tobie de Castella (1733-1815). Ce pilier de la bibliothèque du côté de la branche cadette de la famille constitue la figure centrale et désormais incontournable du XVIII^e siècle et des Lumières de la fin de l'Ancien Régime dans le canton de Fribourg. S'il n'a pas été l'acquéreur le plus actif de la collection familiale, il en a été l'un des promoteurs et lecteurs les plus originaux du point de vue de sa personnalité comme le constate Simone de Reyff: «Tobie lecteur, Tobie et ses livres, Tobie dans son jardin... Tel fut le cœur d'une interrogation

qui en appelait beaucoup d'autres. Ce patricien fribourgeois, éclairé mais attaché aussi aux privilèges de sa caste, oblige à revoir l'image que l'on se fait généralement de la fin de l'Ancien Régime fribourgeois, dominé par le pouvoir politique et religieux.»

La première section est consacrée à l'aspect commercial du livre. Les catalogues avaient alors une grande importance comme le révèlent les deux exemples choisis : le catalogue de Jean-Charles Boffe, libraire à Fribourg, qui date de 1768, et le catalogue de sa fille et successeur, Madeleine Eggenдорffer (1773). Le premier fait l'objet d'une analyse de David Aeby sur la formation intellectuelle du lectorat et les courants de pensée à la fin de l'Ancien Régime ; le second sert de support à Isabelle Chavaillaz qui s'intéresse au prix du livre à Fribourg. La contribution de Céline Leuenberger et Ramona Fritschi à partir du copie-lettres de Josef Eggenдорffer, le frère de Madeleine, ainsi que celle de Jean Rime à travers la correspondance de Tobie de Castella portent davantage sur les méthodes commerciales des libraires. Le statut du livre n'étant pas encore bien réglé, les contrefaçons et le commerce clandestin étaient une réalité permanente, comme le montrent Lucas Giossi au sujet de *L'Art de soigner les pieds* (un succès de la librairie lausannoise de la fin du XVIII^e siècle) et Robert Darnton sur les pratiques frauduleuses des libraires de provinces écrasés par leurs puissants homologues parisiens.

La seconde section concerne la lecture publique, les bibliothèques, les collections et collectionneurs. Frédéric Barbier ouvre le débat à partir du modèle français de la bibliothèque des Lumières qui est celui d'institutions ouvertes au public, mais seulement jusqu'à un certain point. Preuve en est la faible présence des textes antérieurs au XVIII^e siècle dans les cabinets de lecture de la ville de Grenoble à la fin de l'Ancien Régime qui font l'objet de l'étude de Frédéric Saby. Il valait la peine de comparer les conclusions de ce spécialiste du livre avec la réalité étudiée par le groupe de recherche de Fribourg, ce qu'ont fait Adeline Mayoraz et Lauriane Michellod, mais leurs réflexions sur les bibliothèques, collections et collectionneurs fribourgeois du XVIII^e siècle sont plutôt mitigées. La bibliothèque de Louis-Auguste Augustin d'Affry (1713-1793) qui date de 1735 et fait l'objet d'une belle étude d'Alexandre Dafflon est une exception. Elle reflète les ambitions d'un jeune officier aux goûts éclectiques et d'une certaine ouverture d'esprit. L'analyse s'enrichit en annexe du «Recueil des livres» appartenant à ce capitaine aux Gardes suisses que notre archiviste cantonal a entièrement retranscrit, reproduisant les 156 titres en dépit de leur description extrême-

ment sommaire. On ne saurait toutefois comparer cette modeste bibliothèque d'un officier suisse au service de France avec la riche bibliothèque nobiliaire de Pierre-Alexandre DuPeyrou (1729-1794) présentée et analysée par Michel Schlup. A partir de ces observations, Stéphanie Délèze et Lucas Giossi constatent que les œuvres et les auteurs jugés « canoniques » par Charles Rollin dans son célèbre *Traité des Etudes* sont bien représentés dans la bibliothèque Castella qui témoigne aussi d'une ouverture aux grandes cultures européennes.

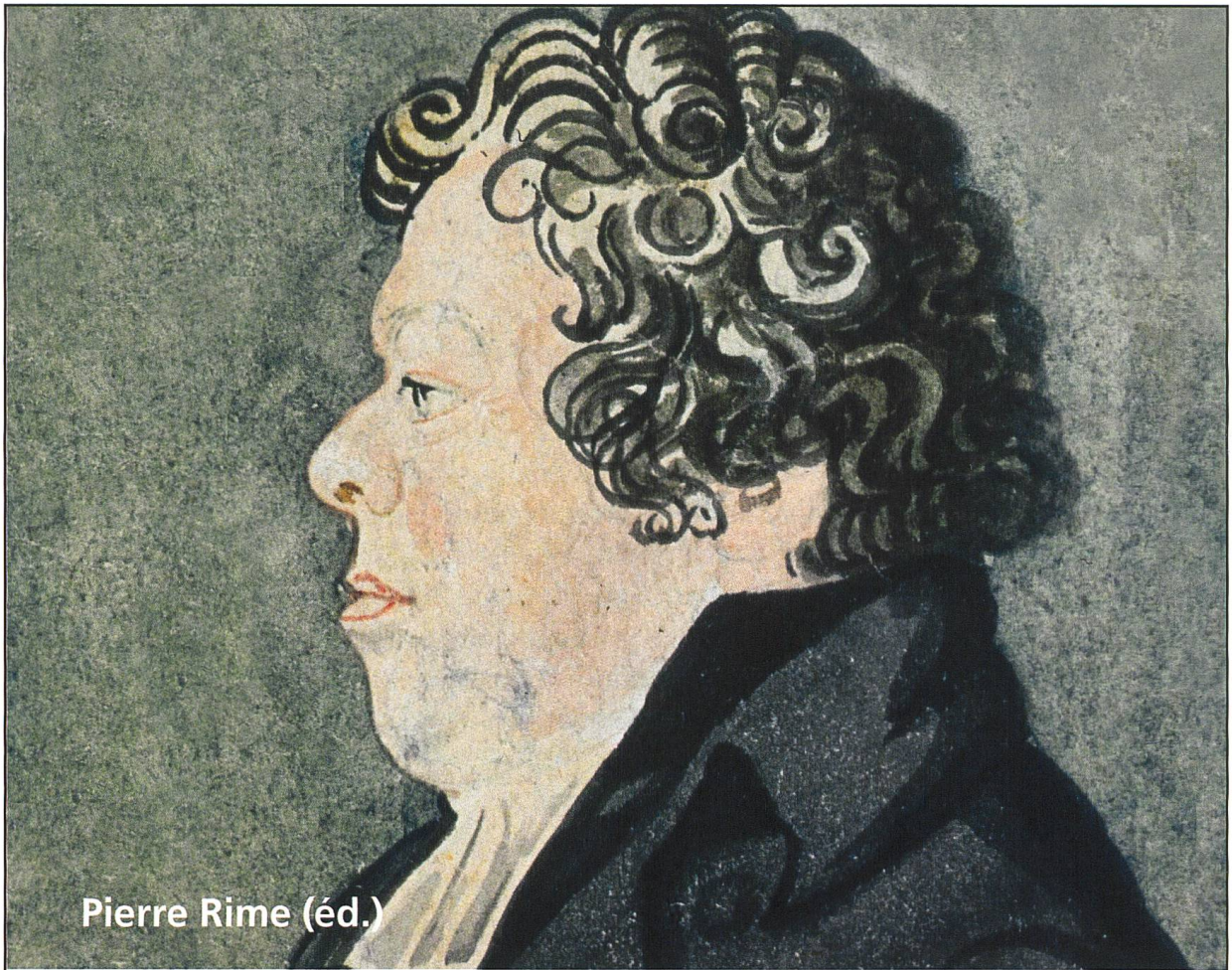
Tandis que les deux premières sections portent surtout sur les réalités économiques et techniques, la troisième concerne la bibliothèque de Tobie de Castella. Elle est introduite par une contribution de Christophe Schuwey sur la forme brève qui démontre que cette pratique de lecture dilettante et mondaine convenait tout à fait aux adeptes des Lumières et à leurs projets réformateurs. Elle correspondait aussi à l'idéal de l'ermitage cher à Tobie de Castella et à son goût de la polémique comme le révèle un petit pamphlet de 1880, *Castigo Ridendo Mores*, dont Christelle Wassmer et Simone de Reyff analysent les trois variantes. Celles-ci révèlent non seulement les pratiques d'écriture et la curiosité littéraire de ce gentilhomme des champs, passionné de jardinage et de lecture, mais aussi son orientation politique. Son discours sur une Suisse équilibrée et heureuse dans le respect des traditions est très proche de ces brochures contre-révolutionnaires alors en circulation dans les pays touchés par la Révolution. C'est aussi un thème récurrent de l'helvétisme du XVIII^e siècle dont la figure emblématique en Suisse romande était le Vaudois Philippe-Sirice Bridel et ses *Etrennes helvétiques*. A travers la correspondance entre le fondateur et rédacteur de ce petit almanach et Pierre-Léon Pettolaz (1765-1811)¹, Noémie Hayoz et Alice Morandi tentent d'expliquer l'attrait des *Etrennes helvétiques* auprès de ce notaire gruérien progressiste et du châtelain de Delley méfiant envers les nouvelles idéologies. En passant de la bibliothèque au jardin, Catherine Waeber attire l'attention sur les nombreux livres de la bibliothèque de Tobie de Castella traitant de l'agriculture, de la culture de la vigne et des arbres fruitiers, sur la littérature de jardin et les sciences naturelles en général. Elle décrit avec force illustrations les jardins et l'ermitage du château de Delley qui, aujourd'hui en grande partie disparus, représentent la contribution de ce gentilhomme champêtre à la vogue du jardin anglais à la fin du XVIII^e siècle dans la ligne des conceptions de Jean-Jacques Rousseau et du célèbre botaniste Albert de Haller.

¹ Pierre Léon Pettolaz. *Correspondance 1789-1799*, présentée et annotée par Pierre RIME, ASHCF N°19, Fribourg 2016.

L'édition des lettres de libraires adressées à Tobie de Castella occupe quelque deux cents pages et contient quatorze dossiers de lettres du fonds Castella A-863 de la BCU de Fribourg. Elles ont été éditées et annotées par Jean Rime avec l'aide ponctuelle des étudiants du séminaire «Livre en main», ainsi que des responsables et du personnel de la BCU de Fribourg. Elle est complétée par le «Catalogue des livres mentionnés dans les correspondances» qui contient 283 notices bibliographiques constituées d'après les indications fournies par les épistoliers et les catalogues d'institutions suisses et étrangères. Bien qu'incomplet, ce corpus permet de se faire une bonne idée de l'éventail des livres commandés par Tobie de Castella et en circulation dans le canton de Fribourg entre la fin de l'Ancien Régime et la Restauration. Il constitue une source de premier ordre sur les pratiques de la librairie, sur les usages du livre et sur les habitudes de lecture. Il montre aussi l'impuissance de l'Etat et de l'Eglise en matière de diffusion des idées, de libelles et écrits interdits. De quoi constater avec Lucas Giossi que «Fribourg n'était pas du tout à l'écart de la circulation des livres et des idées, contrairement à ce qu'on a pu penser.»² Ce projet représente aussi une nouvelle tendance de la recherche sur le livre en Suisse romande. Longtemps liée à des personnalités et à des initiatives isolées, celle-ci s'oriente de plus en plus vers la valorisation des ressources patrimoniales des collections, bibliothèques et musées de Suisse romande.

Marius Michaud

² «L'Ancien Régime à livre ouvert», *Le Courrier*, 13 août 2015.



Pierre Rime (éd.)

Pierre Léon Pettolaz

Correspondance 1789–1799

Société d'histoire du canton de Fribourg

LES LUMIÈRES DU VAL DE CHARMHEY

Pierre Rime (éd.), *Pierre Léon Pettolaz. Correspondance 1789-1799, avec Philippe Sirice Bridel, Jean Lanteires, Hans Gaspar Ott, Louise de Pont-Wullyamoz*, Fribourg 2016, 468 p.

Le titre de cet ouvrage est clair : il s'agit de l'édition «présentée et annotée par Pierre Rime» de la correspondance (écrite ou reçue) par Pierre Léon Pettolaz avec différents correspondants, dont l'identité est donnée dans le sous-titre.

L'éditeur a déjà consacré de nombreuses pages au notaire gruérien, dont une première monographie, parue en 1999, sous le titre *Pierre-Léon Pettolaz (1765-1811) : un Charmeyan dans la tourmente révolutionnaire*, aux Editions de la Pierre de la Baume P. Rime ; puis une seconde, parue en 2014, sous le titre *Pierre Léon Pettolaz. Un Fribourgeois dans la tempête révolutionnaire*, aux éditions Cabédita.

Si, cette fois, il ne s'agit pas à proprement parler d'un livre d'histoire, mais d'une édition de sources, le lecteur peut compter sur une riche introduction de 75 pages (en plus d'une préface signée par Marius Michaud), permettant de contextualiser le personnage et son temps, d'abord à l'échelon européen, puis plus précisément helvétique. Libre à lui d'approfondir le sujet en consultant les autres ouvrages du biographe de Pettolaz.

Cette introduction contient également une présentation des différents épistoliers, ainsi qu'un chapitre consacré aux thèmes qui ponctuent les lettres : religion, patriotisme, Révolution française, critique du patriciat fribourgeois. Elle se clôt par un chapitre intitulé «L'approche de la correspondance», sorte d'exposé de la méthode suivie. Il ne s'agit, en fait, ni plus ni moins des principes d'édition, passage obligé des éditeurs de textes.

A ce niveau, on peut regretter l'absence de références et d'outils de travail spécialisés, comme les conseils publiés dans *L'édition des textes anciens, XVI^e-XVIII^e siècle*, sous la direction de Bernard Barbiche et Monique Chatenet, 1990 (2^e édition en 1993), un ouvrage encore utilisé aujourd'hui comme référence à l'École nationale des chartes à Paris. Du point de vue de la langue, on s'étonne de l'absence de renvoi au *Glossaire des patois de la Suisse romande* ; seul le petit volume de 1866, dû au doyen Bridel, est mentionné en biblio-

graphie. Le *Glossaire* (dont les travaux sont encore en cours) a pourtant bien évolué depuis. En outre, si l'apparat critique offre des explications des mots anciens ou compliqués, voire des traductions directes en français moderne, on peut regretter que la définition proposée ne soit pas systématiquement assortie d'une référence précise à un dictionnaire de langue (par ex. pp. 98, 104, 112, 147, 241, 270, 300, 309, 342, 417, etc.).

Après l'introduction suit l'édition des lettres, qui sont agencées selon un ordre chronologique (et non par auteurs/destinataires des lettres). Ce choix pourrait surprendre, mais il correspond à la «loi du genre» et permet de bien saisir l'évolution des relations et des pensées du notaire gruérien. Ce corpus représente un total de 62 lettres envoyées entre 1789 et 1799, retrouvées progressivement depuis le début du XX^e siècle; la confection d'un index des noms de lieux et de personnes eût été souhaitable et aurait permis de mieux s'y retrouver.

Les lettres éditées sont souvent passionnantes et offrent quelques épisodes tout à fait savoureux, allant des témoignages de première importance pour saisir l'«esprit» éclairé de Pettolaz, notamment lorsque, dans une lettre que le Gruérien, alors syndic de Charmey, adresse à Bridel le 22 avril 1790, écrit: «(...) la dépopulation effrayante de la Gruyère fribourgeoise, la perte de la bonne foi, de l'amour de la patrie, de l'attachement à ses foyers, voilà encore les tristes mais malheureusement trop vraies conséquences de notre fureur d'émigrer, qui transforme des êtres robustes, créés pour être heureux au moyen d'une sage dépendance, en des sybarites efféminés qui ne parlent de nos antiques usages que pour les tourner en ridicule» (p. 190). Les bonnes paroles d'Ott à l'égard du notaire fribourgeois sont tout aussi délectables, lorsque, en novembre 1790, le Zurichois le gratifie d'un: «vous savez penser» (p. 277). Les échanges épistolaires permettent d'obtenir des informations sur les idées politiques des auteurs, mais aussi de saisir quelques réalités quotidiennes, très humaines, comme lorsque Pettolaz s'adresse à Bridel, concluant sa lettre par le souhait que le froid de Noël dernier (1790) «ait ménagé les lapins de Melle Charlotte», la fille du pasteur Bridel (p. 450).

Adeptes des idées novatrices des Lumières, Pettolaz est un fervent défenseur de la nouvelle République helvétique (dont il préside le Sénat en 1800) et s'insère dans un réseau de correspondants assez typique de ce milieu intellectuel. La correspondance, en tant que source historique, permet ainsi d'évaluer le degré de pénétration des Lumières et des idées nouvelles dans le canton de Fribourg. On a sous les yeux la preuve que

l'histoire locale rejoint la « grande » : la richesse éclairée de cette fin de siècle provient précisément de la variété et de la diversité des horizons de ses acteurs. Il serait donc faux de croire que la République des Lettres est une affaire française *stricto sensu*, puisque les intellectuels des périphéries sont venus enrichir ce gigantesque mouvement culturel, et Pierre Léon Pettolaz en fait partie.

Le travail de Pierre Rime montre que l'édition de sources n'est pas cantonnée à la seule période médiévale. Les périodes moderne et contemporaine méritent aussi que l'on prépare de belles éditions, la correspondance étant constitutive d'un corpus extraordinairement riche et passionnant.¹

Lionel Dorthé

¹ On consultera avec intérêt la plateforme *Lumières.Lausanne*, qui met à disposition des chercheurs et de toute personne intéressée par l'époque des Lumières des sources inédites, de la littérature secondaire et des fiches biographiques sur des personnalités qui l'ont marquée : www.lumieres.unil.ch.

Fribourg vu par les écrivains

Anthologie
XVIII^e – XXI^e s.

établie par
Michel Dousse et
Claudio Fedrigo



Bibliothèque cantonale et universitaire Fribourg
Editions de l'Aire

FRIBOURG, MILLE FACETTES EN DEUX ANTHOLOGIES

Michel Dousse et Claudio Fedrigo, *Fribourg vu par les écrivains. Anthologie illustrée, XVIII^e-XXI^e siècles*, Vevey 2015, 380 p.

Alain Chardonnens, *Le regard des écrivains voyageurs sur le canton de Fribourg. Anthologie XV^e – XIX^e siècle*, Montréal 2016, 504 p.

A quinze ans de distance, le chassé-croisé des anthologies rassemblant des regards portés sur Fribourg se poursuit. Avec les mêmes protagonistes, deux nouveaux ouvrages se suivent : d'une part, celui de Michel Dousse et de Claudio Fedrigo, paru en 2015 ; d'autre part, celui de Alain Chardonnens en 2016.

Les éditeurs Michel Dousse et Claudio Fedrigo justifient leur démarche par deux critères : la rareté des extraits présentés, souvent peu accessibles, car « tirés de livres épuisés dans le commerce » (p. 39) et la variété, afin de « donner une idée de la richesse du sujet » (*id.*). Comprenant 40 extraits supplémentaires (39 nouveaux et un développement) qui s'ajoutent aux 64 publiés en 2001, cette seconde édition reprend ou crée une notice biographique sommaire pour chaque auteur, propose une solide bibliographie et une substantielle introduction (pp. 9-34), elle aussi revue et augmentée. De plus, ce *Fribourg vu par les écrivains* est doté d'une iconographie originale de grande qualité, mêlant aux savoureux portraits-caricatures (en couleur) réalisés par Claudio Fedrigo, une sélection de gravures, de peintures et de photographies majoritairement puisées dans les collections de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg.

S'ouvrant plus largement aux auteurs germanophones ou italophones que l'édition de 2001, l'ouvrage a conservé le principe de publier les textes dans les langues officielles suisses, acceptant pour les autres extraits une traduction française, pour autant qu'elle existât : « *traduttore, traditore* », *ma non troppo*. Néanmoins, les rapports avec la Suisse alémanique, l'Allemagne, le Nord et l'Est de l'Europe – d'autres centres de gravité pour l'identité fribourgeoise – nous semblent encore trop peu exploités.

L'introduction de Michel Dousse recourt abondamment aux citations, donnant un avant-goût des extraits présentés dans le corps de l'ouvrage. La multiplicité des regards présentés est un premier démenti à la vision complexée d'un microcosme littéraire fribourgeois envisagé comme un sous-champ littéraire, dominé tant par la France que par la Suisse romande protestante. D'ailleurs, les auteurs d'origine fribourgeoise ne sont pas en reste, même si «le constat de Nicolas Bouvier est sans doute juste : les meilleurs textes écrits sur Fribourg l'ont été par des écrivains «étrangers» : George Sand, Alexandre Dumas, Charles-Albert Cingria, Jacques Chessex, Niklaus Meienberg...» (p. 33).

Bien que l'ouvrage soit de belle facture, on peut regretter qu'il paraisse à l'étroit dans la formule retenue. La riche matière qui le constitue aurait tout à gagner d'un format un peu plus grand et d'une meilleure aération intérieure. Que l'on compare l'ancienne édition d'avril 2001 à cette nouvelle mouture et l'on percevra sans peine que l'on a perdu en confort de lecture, voire en pittoresque, ce que l'on a gagné en qualité iconographique et en nombre d'extraits.

En mars 2001, sortait des presses Saint-Paul une première anthologie de textes sur Fribourg, intitulée *Du missel à l'ordinateur, Le canton de Fribourg d'après les récits de voyageurs, de Machiavel à Emile Gardaz*. Alain Chardonnens y rassemblait plus de 70 extraits d'auteurs différents sur 491 pages. On peut s'étonner que certaines «raretés» mises au jour dans cet ouvrage ne se retrouvent pas dans la nouvelle édition de ce *Fribourg vu par les écrivains* : les extraits de Jules Champfleury, Vernon Lee, Henri Pourrat ou Emile Gardaz ne sont pourtant pas si inintéressants que cela.... Dans le même ordre d'idée, il faudra bien, un jour, intégrer quelques journalistes de haut vol, à commencer par le regretté François Gross.

Quant à l'ouvrage d'Alain Chardonnens, *Le regard des écrivains voyageurs sur le canton de Fribourg. Anthologie XV^e – XIX^e siècle*, il ne se veut pas une réédition de son anthologie *Du missel à l'ordinateur* (2001). Il marque une nouvelle étape de la quête qui occupe l'auteur depuis plusieurs années : 504 pages pour présenter des extraits de 70 écrivains voyageurs qui ont évoqué leur passage en terre fribourgeoise.

L'auteur balise son florilège du XV^e au XIX^e siècle faisant sienne une affirmation de Claude Reichler : «C'est que les récits de voyage en Suisse se sont taris au XX^e siècle. On va désormais bien plus loin, hors d'Europe, à la découverte de nouveaux espaces ; on cherche à échapper au vieux monde.»¹

¹ REICHLER Claude, *Effeuiller Fribourg : un voyage de lecteur, BCU Info*, N°73. Fribourg, Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg, novembre 2015, p. 36.

Plus de 40 auteurs sur les 74 extraits édités diffèrent de ceux présentés dans le recueil de Michel Dousse et Claudio Fedrigo.

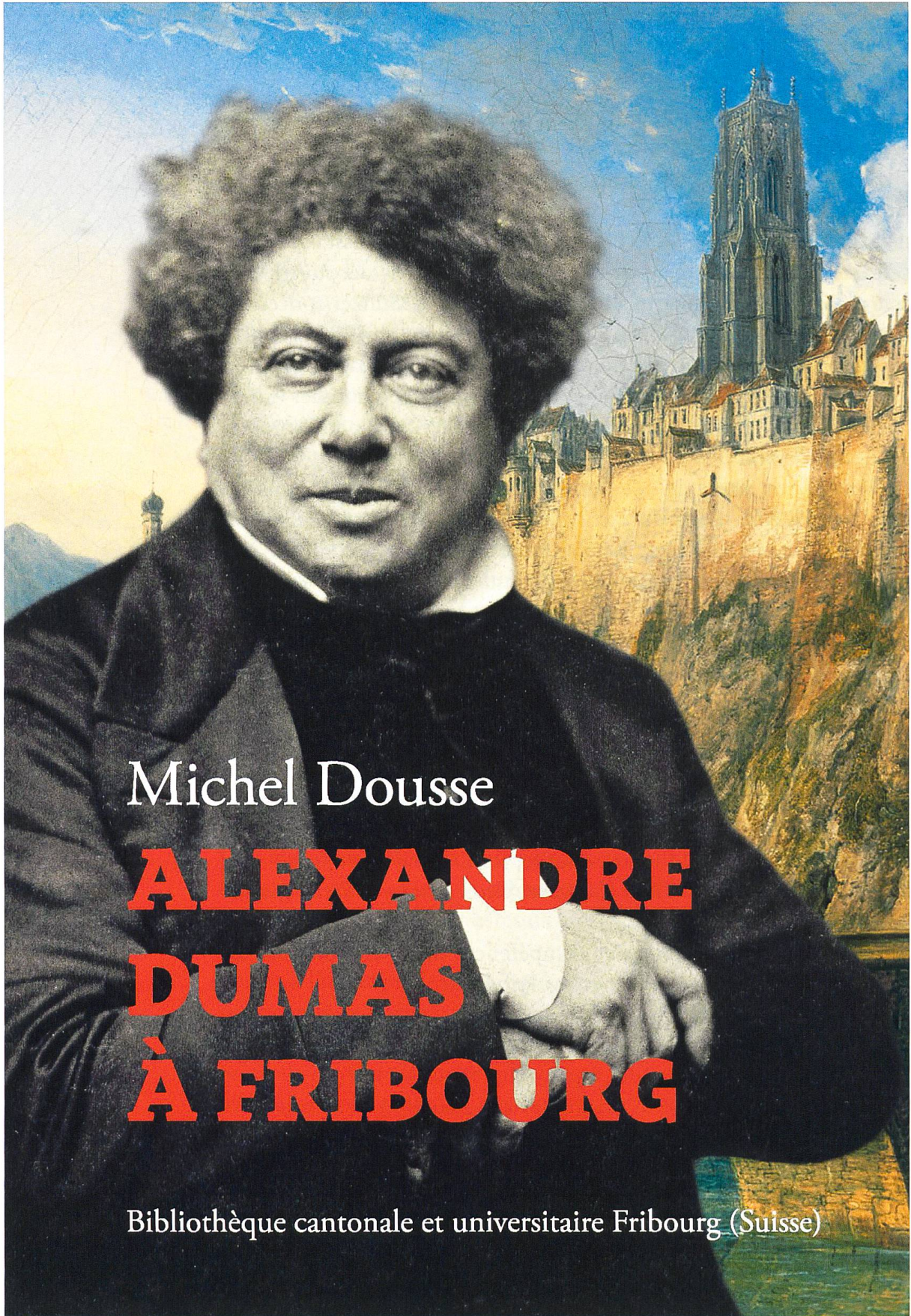
Autre différence, Alain Chardonnens rassemble exclusivement des textes d'écrivains voyageurs, même si l'auteur ne définit pas ce que recouvre, pour lui, cette notion. Ainsi le voyage chez Hugo est-il aussi fondateur de sa démarche littéraire que chez Töppfer ? Parmi les découvertes, le texte le plus ancien (traduit du latin) est signé Jérôme Münzer et décrit le champ de bataille de Morat dix-huit ans après les faits, en 1494 ; l'évocation de la bataille de Morat se retrouve chez l'Anglais Richard Lassals en 1637. Mentionnons encore les « mémoires » de trois napoléonides (Louis Antoine de Bourrienne, Auguste-Frédéric-Louis de Marmont et Antoine-Marie de Lavalette).

L'ouvrage permet de suivre l'évolution de l'attractivité des régions du canton. Morat et le nord du territoire sont très fréquentés jusqu'au milieu du XIX^e siècle; la région est alors concurrencée par la Gruyère, dans le sillage de la vague rousseauiste. Quant à la ville de Fribourg, elle intéresse par son organisation politique avant le début du XIX^e siècle, mais devient un lieu fantasmagorique pour les plus exaltés des pérégrins romantiques, tels Alexandre Dumas ou Jules Michelet.

On peut se réjouir de tant d'introuvables réinsérés dans le flux des matériaux historiques. Mais, malgré la mise en contexte de l'auteur et de l'extrait, le lecteur aimerait souvent en savoir plus, notamment sur les enjeux et la portée de ces textes. Dépourvue d'iconographie, cette anthologie pourrait, elle aussi, intégrer des textes glanés par Michel Dousse et Claudio Fedrigo : par exemple, les *Lettres d'un voyageur russe* de Nicolaï Karamzine (1789) ou *Un mois en Suisse, souvenirs d'un voyageur* (1825) de Hilaire-Léon Sazerac.

Bref, à quand toutes ces forces et compétences mises en commun au service d'UNE anthologie de textes sur Fribourg?

Serge Rossier



Michel Dousse

**ALEXANDRE
DUMAS
À FRIBOURG**

Bibliothèque cantonale et universitaire Fribourg (Suisse)

RÉIMPRESSIONS DE VOYAGE

Michel Dousse, *Alexandre Dumas à Fribourg*, Fribourg, Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg, 2015, 96 p.

En 1832, un jeune homme de lettres, que *Les Trois Mousquetaires* et *Le Comte de Monte-Cristo* n'ont pas encore rendu célèbre, entreprend un voyage en Suisse, poussé par des raisons tant politiques que médicales. Alexandre Dumas a tiré de son périple helvétique des récits dont Michel Dousse nous livre ici les pages relatives au canton de Fribourg.

Parmi les journaux où paraissent, de 1832 à 1837, et avant une première édition en volume à peu près contemporaine, les *Impressions de voyage*, c'est *la Revue des deux mondes* qui publie le 1^{er} avril 1834 « Charles le Téméraire » et « Fribourg », les deux textes qu'a inspirés à Alexandre Dumas son passage en terre fribourgeoise.

Dans le premier, Dumas commence par décrire l'obélisque de Meyriez, érigé en 1822 pour remplacer l'ossuaire commémoratif de la bataille de Morat détruit en 1798 par les troupes françaises. Après avoir donné quelques indications géographiques pour situer l'action, l'auteur expose l'affrontement du 22 juin 1476 entre les troupes confédérées et Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. Les différentes étapes des opérations militaires, de l'arrivée des Bourguignons devant Morat au partage du butin par les Suisses, sont racontées par Dumas, qui oppose à l'armée du duc, composée « d'étrangers les uns aux autres et divisés entre eux », celle des confédérés « priant pour leur liberté et la patrie » ; de même la colère aveugle du Téméraire contraste avec la calme détermination d'Adrien de Bubenbergh, commandant de la garnison moratoise.

Seconde impression fribourgeoise, « Fribourg » décrit une ville qui « semble le résultat d'une gageure faite par un architecte fantasque, à la suite d'un dîner copieux » (p. 45). Alexandre Dumas y mentionne quelques monuments en s'attardant le temps d'un paragraphe sur la collégiale Saint-Nicolas et brocarde un catholicisme haineux, qui donne aux Fribourgeois « une couleur de moyen-âge pleine de caractère » (p. 47). En quittant la ville, l'auteur regrette la construction du Pont suspendu, intrusion moderne dans ce décor gothique. La suite du récit est consacrée à la visite de l'ermitage de la Madeleine, égayée par la compagnie d'un sacristain suisse alémanique.

La partie suisse des *Impressions de voyage* d'Alexandre Dumas avait fait l'objet d'une édition annotée par Claude Schopp en 2005¹, et d'une autre en 2015, sans notes, par Alain Chardonnens². Les deux extraits relatifs au canton de Fribourg figurent également dans le recueil *Fribourg vu par les écrivains*, dont Michel Dousse est le coéditeur, dans une version partielle en 2001 et complète dans la réédition de 2015³.

Dans une introduction appuyée sur les travaux de Claude Schopp et reprenant, à la lettre, mais sans renvoi, plusieurs paragraphes de ses commentaires du *Fribourg vu par les écrivains* (entre autres p. 17), M. Dousse replace le texte de Dumas dans la tradition littéraire du récit de voyage et rappelle le passage à Morat d'autres écrivains voyageurs. La source à laquelle Dumas puise les informations concernant la bataille de Morat, *L'Histoire des ducs de Bourgogne* de Prosper Barante, est mise en parallèle avec sa réécriture, sous forme de tableau détaillé, ce qui illustre l'aspect tant livresque que spatial du voyage. L'introduction à « Fribourg » convoque d'autres hommes de lettres qui ont écrit sur la ville et dont M. Dousse met en lumière les convergences comme les désaccords, de la topographie locale que tous reconnaissent pour le moins escarpée à l'ermitage de la Madeleine jugé sans intérêt par Senancour. *Le Manuel du voyageur en Suisse* de Johann Gottfried Ebel, guide de voyage de référence au XIX^e, est proposé comme source possible à la description de Dumas, les deux textes passant en revue les mêmes curiosités fribourgeoises. *L'extrait du Manuel du voyageur*, tout comme le récit de la bataille de Morat par Barante, forment les annexes, agrémentées de photographies des lieux et monuments en question, à l'édition de « Charles le Téméraire » et de « Fribourg ».

L'établissement du texte a-t-il été fait en fonction de l'édition de 1851, à laquelle renvoie l'introduction, ou en suivant l'édition de Claude Schopp ? C'est en tous les cas de cette dernière que sont recopiées une partie des 27 annotations au texte de Dumas, sans toutefois que le procédé soit mentionné. Plus surprenantes encore les quelques (trop) longues notes reprises sans références de l'encyclopédie en ligne Wikipédia. En premier lieu, les nombreuses informations sur Grégoire VII et Boniface VIII (note 20), qui n'aident toutefois pas à saisir la différence entre ces deux papes, que le catholicisme intransigeant des Fribourgeois, au dire d'Alexandre Dumas, n'a pas su faire. Cette manière d'annoter, un peu légère, conduit à des explications embrouillées, voire même contradictoires, quant aux alliances entre le duc de Bourgogne et le roi d'Angleterre (notes 11 et 14). A l'inverse, les renseignements sur le Grand Pont suspendu et l'ermitage de la Madeleine

¹ DUMAS Alexandre, *Voyage en Suisse*, Schopp C. (éd.), Paris 2005.

² DUMAS Alexandre, *Impressions de voyage en Suisse*, Chardonnens A. (éd.), Paris 2015.

³ DOUSSE Michel et FEDRIGO Claudio, *Fribourg vue par les écrivains : anthologie (XVIII^e-XX^e siècles)*, Fribourg/Vevey 2001, pp. 149-157 et 2015, pp. 175-191 pour l'édition revue et augmentée.

(notes 22 et 23) éclairent en détail le contexte local en donnant au texte une intelligence fine qui complète utilement l'édition intégrale de Claude Schopp. C'est vraisemblablement dans cette voie qu'il aurait fallu envisager l'ensemble de l'annotation.

Au final, il est heureux que l'entreprise de Michel Dousse mette à notre disposition des textes qui livrent des regards extérieurs sur l'histoire fribourgeoise et permettent ainsi de l'envisager d'un point de vue excentré. Quant aux problèmes liés aux notes, tout comme l'introduction bien documentée, ils montreront dans la foulée au lecteur la difficulté du travail d'édition de textes.

David Aeby

François Walter
Jean Steinauer
Lorenzo Planzi

PAYSAGES SOUS TENSION

Electricité et politique en Suisse occidentale



Société d'histoire du canton de Fribourg


EDITIONS
ALPHE

NATURE, POLITIQUE ET ÉLECTRICITÉ : DES ÉLECTRONS PAS SI LIBRES...

François Walter, Jean Steinauer, Lorenzo Planzi, *Paysages sous tension. Électricité et politique en Suisse occidentale*, Neuchâtel 2015, 200 p.

En 2015, Groupe E fêtait ses dix ans d'existence. Pour célébrer son jubilaire, cette entreprise – descendante des Entreprises Electriques Fribourgeoises (EEF, fondées en 1915) et d'Electricité Neuchâteloise (ENSA, fondée en 1907) – s'est attachée, à travers diverses manifestations, à faire découvrir son histoire et ses valeurs. En parallèle, elle a soutenu une recherche consacrée à l'histoire environnementale de l'électricité, travail effectué sous les auspices de la Société d'histoire du canton de Fribourg. François Walter, Jean Steinauer et Lorenzo Planzi se sont attelés à sonder les archives énergétiques des cantons de Fribourg et de Neuchâtel pour en faire émerger une réflexion sur la place de l'électricité dans notre société. Le cadre temporel de cette enquête s'étend de la fin du XIX^e siècle (« naissance » de l'électricité) à nos jours ; quant à au cadre spatial, il correspond plus ou moins au réseau de distribution actuel du Groupe E.

L'introduction apporte un éclairage sur l'histoire environnementale qui s'intéresse aux connexions entre les usages du paysage et ceux des comportements humains ; elle questionne les rapports complexes entre la technologie, le pouvoir qu'elle apporte, les réalisations qu'elle permet et ses incidences sur le paysage. En effet, l'électrification implique bien plus qu'un simple progrès technique ; ses ramifications sont aussi économiques, politiques, sociétales et identitaires. Dès lors, l'objectif des auteurs est double : d'une part, dresser le portrait de ces interconnexions, d'autre part chercher à comprendre, à travers l'analyse du discours autour de l'électricité, comment et pourquoi la question environnementale s'est imposée à partir des années 1970. D'une rupture à l'autre, d'une révolution à la suivante, comment en arrive-t-on à la phase actuelle qualifiée de « transition énergétique », et quels en sont les enjeux ?

La première partie («La fabrique du territoire») s'intéresse aux débuts de l'ère de l'hydroélectricité et à son impact sur la construction de l'identité helvétique. Relatant l'épopée que fut l'électrification du territoire, l'auteur affirme que «la rencontre du paysage et de l'électricité a produit une histoire belle comme une légende», qui a engendré un important patrimoine bâti et remanié notre paysage. On redécouvre comment il a fallu «capter les rivières», «créer des lacs» et «construire des ouvrages» pour domestiquer l'or bleu. Ce chapitre montre qu'il s'agit d'un bouleversement important du rapport de l'homme à l'eau. À titre d'exemple, la législation de 1916 qui prône une utilisation rationnelle des forces hydrauliques – placées sous la haute surveillance de la Confédération – implique que les rivières sont réduites à être «non plus des espaces de vie et d'activités multiples, mais bien des “structures physiques transportant de l'eau”». L'évolution des conceptions est liée à l'aspect technique ; l'accessibilité physique de la rivière, qui avait été nécessaire jusque-là, est alors remplacée par une mise en ordre et à distance de l'eau tandis qu'aujourd'hui, on remet en doute cette artificialisation. Et l'auteur de résumer l'évolution générale ainsi : «Paradoxalement, c'est parce que les activités économiques et la vie quotidienne ne dépendent plus aussi étroitement de la proximité de l'eau que des usages écologiques, ou une mise en valeur douce, sont aujourd'hui pertinents et envisageables techniquement.» Il en est de même de la construction des barrages et des lacs artificiels qui implique un remaniement de la structure paysagère et des conséquences sur la vie sociale et les échanges régionaux. L'acceptation de ces grands travaux ne s'est pas faite aussi facilement d'une décennie à l'autre et, alors qu'aujourd'hui ils sont source de fiertés technique et touristique, il serait paradoxalement aussi difficile de convaincre la population de la création d'un nouveau lac artificiel... que de celle d'un parc éolien.

La deuxième partie relate l'histoire de l'électrification et de sa banalisation en se concentrant plus particulièrement sur les trois dimensions de l'existence qui en ont été transformées : l'habitat, le travail et la sociabilité. La problématique économique apparaît comme l'axe central autour duquel se dessine l'histoire des EEF et de l'ENSA. Dans une démarche de mise en miroir, on découvre l'importance de ces entités sur l'industrialisation des régions auxquelles elles sont attachées mais aussi l'impact des grands événements politico-économiques (révolution industrielle, guerres mondiales, crises économiques, etc.) sur leur développement.

L'auteur nous montre que ce sont en grande partie ces questions économiques (notamment la question de l'accès aux énergies fossiles que pose le choc pétrolier de 1973-1974) qui induisent une évolution du discours vers un positionnement plus environnemental et écologique.

Enfin, la dernière partie s'intéresse à «la construction du pouvoir électrique dans la République et à la réversibilité de leurs rapports». Elle démontre combien l'électricité a partie liée avec la souveraineté – notamment territoriale – et comment cela implique inévitablement des confrontations. Reprenant les éléments des parties précédentes, ce chapitre propose de mettre en résonance l'histoire des électriciens cantonaux et celle de l'environnement intellectuel des politiciens. Par exemple, on y découvre comment Georges Python se sert de l'électricité pour nourrir les buts de sa «République chrétienne» et se défendre contre le socialisme. Enfin, l'auteur conclut sur l'idée que «l'histoire du pouvoir électrique dans notre pays pourrait s'articuler autour de l'avènement, précoce en l'occurrence, de la “technopolitique”» (conduite de la politique électrique de l'Etat par des techniciens) et donc d'un effacement du politique.

Bien plus qu'une simple histoire chronologique d'entreprise, c'est à une interrogation sur l'impact de la production, de la distribution et de l'utilisation de l'énergie électrique sur l'environnement et sur la collectivité que nous convie cet ouvrage. Complet et balayant de nombreuses perspectives, il laissera cependant sur leur faim les piqués de l'histoire neuchâteloise alors qu'il ravira ceux qui se passionnent pour Fribourg, ses lacs et son histoire politique.

Alice Morandi

